



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, amis frais attitrés, avisés, appliqués et animés des matinées patinées, satinées ou pralinées. *Le petit Nicolas* craignait de voir ses parents l'abandonner, mais une famille ordinaire accepte d'adopter *Victor*, un géronte en déroute.



Décidée à sauver son voisin menacé d'expropriation, un octogénaire présumé, aussi pittoresque que distingué, la pugnace **Alice** passe une annonce en sa faveur, dans une revue populaire où elle officie comme stagiaire. L'émotion suscitée auprès des lecteurs incite bientôt l'apprentie rédactrice à insister. Aussi organise-t-elle sans tarder un concours de vaste ampleur, dont les lauréats, plantureusement récompensés par le magazine, accueilleront le vieillard aux abois. Celui-ci emménagera finalement chez les **Saillard**, une famille parisienne composée d'une diététicienne autoritaire et languissante, d'un opticien attentionné mais naïf et de deux enfants solides. La cohabitation se déroule tout d'abord sous d'heureux auspices, mais cet aïeul épilé à l'oeil aigu étend peu à peu son influence, tout en prenant ses marques. Et de transformer un foyer choyé en appartement de faction. Résolu à rattraper le temps perdu, l'alerte barbon devra néanmoins se rendre à l'évidence : l'abri ne fait pas le **Swann**.

Après *Black mic-mac*, *La vérité si je mens* et sa suite, sans oublier *Michou d'Auber*, le réalisateur **Thomas Gilou** se penche aujourd'hui avec bonhomie sur les humbles et les hôtes. Adapté d'un roman de la journaliste **Michèle Foutassi**, le long métrage entend ainsi broser un portrait coloré et rebondi d'une famille de la petite bourgeoisie, en posant sur elle le regard d'un beau parleur dans le besoin. L'intrigue affiche par conséquent de louables intentions satiriques, légitimées par un argument d'une piquante originalité.

Un tel récit bénéficie en outre d'une interprétation goûteuse : à ce sujet, **Clémentine Célarié** déploie une sensibilité tout en dualités, entre despotisme délicat et dépité mea culpa, tandis que **Pierre Richard** impose une subtile mutabilité, tour à tour intrus incongru, confident conciliant et trublion emportant tout sur son passage. Grâce à son talent polyvalent, le goupil échappe à l'oubli et l'ascète reste en travers de la gorge. Ajoutons que le propos évolue au gré d'une avenante cadence, dont la jovialité n'entame pas l'alacrité. Quelques observations avisées sur les vanités sociales et les volatilités conjugales rehaussent quant à elle le tissu narratif. Et de souligner intelligemment le danger des séductions hâtives comme des frustrations tacites.

Pour autant, les dialogues accusent un dénuement alarmant, car ils manquent d'esprit et de souffle. De plus, l'ensemble souffre d'une réalisation impersonnelle, à l'unisson avec une esthétique conventionnelle. Le scénario trahit quant à lui une fâcheuse nonchalance. A cet égard, les contours du personnage éponyme demeurent flous ; de même, ses manoeuvres spéculatives comme l'origine de la fortune acquise in fine baignent dans une regrettable obscurité.

Toute élégance déserte par ailleurs la première demi-heure, confite dans un entrain fruste et feint.

La scène de la conférence de presse, pour sa part, frôle la caricature. Enfin, malgré des situations troussées avec allégresse, les zygomatiques frémissent mais peinent à se libérer, même lorsque l'importun fait le rosse. (Entonne, sur l'air de *L'important c'est la rose*, interprété par **Gilbert Bécaud** :) L'importun fait le rosse.

A présent, interrogeons une proche connaissance de l'acteur central, qui lui donna jadis la réplique.

« (Voix féminine à la douceur britannico-cristalline) Ecoutez, je me souviens surtout de lui lorsqu'il était professeur de mathématiques. Je trouve qu'aujourd'hui, il transfigure le dérision critique et sublimifie le contraste de son rôle. Il campe en effet avec beaucoup de l'habileté le parasite perclus ».

Potelé, poivré mais pauvre, *Victor* glane un onze. Certes, un tel spectacle, pour tous publics, pâtit d'un humour pâteux, plus soucieux de refléter l'air du temps que d'emprunter des chemins aventureux. Il a également le tort d'avoir privilégié la rythmique au détriment de la rhétorique. Regrettons de surcroît que la presse de bas étage, pourtant évoquée en arrière-plan, s'en sorte à si bon compte. Toutefois, pareille fiction accorde avec fraîcheur la fantaisie matoise et la raillerie courtoise. Par conséquent, ce chant de la précarité rusée sonne parfois juste et transforme son résident exigeant pour domicile involontaire en baladin badin, entre **Boudu** et **Arlequin**, habile à réunir le gîte et le trouvère.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.